

9-21-2011

Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2008

Pascale-Anne Brault

pbrault@depaul.edu, pbrault@depaul.edu

Follow this and additional works at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Brault, Pascale-Anne (2008) "Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2008," *Mille-Feuille Magazine Littéraire*: Vol. 16, Article 1.
Available at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille/vol16/iss1/1>

This Issue is brought to you for free and open access by the French Program at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mille-Feuille Magazine Littéraire by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact mbernal2@depaul.edu.

Brault: Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2008

Mille-Feuille
Magazine Littéraire
Printemps 2008
DePaul University
Department of Modern Languages

Pour toute correspondance, s'adresser au comité de rédaction, **Mille-Feuille**, DePaul University, Department of Modern Languages, 802 West Belden Avenue, Chicago, IL 60614-3214, (773) 325-7320 pbrault@depaul.edu

Mille-Feuille: 1. du latin *millefolium*, nom vulgaire d'une espèce d'achillée dont les feuilles sont très finement découpées en tous sens. Appelée encore 'herbe aux coupures', 'herbe au charpentier', 'herbe au voiturier', c'est une plante vivace qui croît au bord des chemins, dans les pelouses sèches, et dont les fleurs, blanches ou roses, sont réunies en capitules. 2. pâtisserie, connue aux Etats-Unis sous le nom de 'Napoleon'. Composée de fins feuilletés de pâte feuilletée entre lesquels on intercale une crème pâtissière au beurre ou une crème chantilly. 3. les mille feuillets de prose et de poésie qui, nous l'espérons, finiront par voir le jour dans notre magazine littéraire. 4. texte à dévorer goulûment. S'assurer, lorsque l'on y plongera les dents, que le contenu en déborde de toutes parts. Bon appétit!

Mille-Feuille

Magazine Littéraire
Printemps 2008
DePaul University
Department of Modern Languages

Rédactrices en chef

Pascale-Anne Brault
Pascale Kichler

Rédacteurs en chef adjoints

Nicte Aguilar-Arriagada, Maliha Ali, Natalia Ambrozek, Erin Antonik, Theresa Auer, Marissa Ayala, Tarik Bauk, Ashley Brazil, Aileen Byrne, Mustapha Caldwell, Aida Cirkic, Anna Cornille, Elizabeth Dabulskis, Trent Dailey-Chwalibog, Patricia Denci, David Dimas, Shara Djendi, Rachel Farnham, Amanda Hassett, Elizabeth Hernandez, Adelaide Hocker, Nathaniel Hojnacki, Emily Hughes, Erin Kennedy, Jonathan Lam, Julia Latovin, Kaitlin Lewis, Kristen Lowell, Joel Lydic, Lauren McClure, Sarah Morgan, Catherine Rose Mountain, Corinne Nelles, Amy Nohl, Courtney Persichitte, Ariana Puckett, Mary Quiet, Bobbetta Saintange, Joshua Shin, Guadalupe Silva, Janet Swatscheno, Kaitlin Taylor, Alyson Terwilliger, William Zutter.

Direction artistique

Jethro Massey

Mise en page et assistance technique

Loralys McDaniel

Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter le seizième numéro de Mille-Feuille et remercions tous les participants ainsi que le Doyen de Liberal Arts and Sciences, le Département de Langues Modernes et ses professeurs, le Student Life Office, le Study Abroad Office de DePaul University, André Iliev de Lincoln Park High School, Sylvie Grisel, Christian Hémery, Ms. Leifer, Monique Tranchevent et leurs élèves à Abraham Lincoln School qui nous ont permis, grâce à leurs subventions généreuses et leurs nombreuses contributions, de donner suite à nos premiers numéros. Bonne lecture!

Copyright
DePaul University
2008

Liste des auteurs et des traducteurs

Meghan Bongartz	Naomi Lazar
Loralys McDaniel	Isabelle André
Géraud Bazin	Marguerite de Saint-André
Riley Ertel	Lea Kichler
Theresa Auer	Shara Djendi
Ann Cernek	Elizabeth Hernandez
Emma Caffrey	Kaitlin Lewis
Keith Gurtzweiler	Josh Shin
Aida Cirkic	Guadalupe Silva
André Gallisaires	Alyson Terwilliger
Julia Wegmann	Serena Lignel
Amy Delorenzo	Janet Swatscheno
Carlie Anglemire	Sierra Quinn
Andrew Yeo	Alan Brenner
Anna Cornille	Erika Salazar
Chloé Emma Hughes	Jean-Stéphane Naas
Adrian Segura	Natalia Ambrozek
Paris Adler	Marissa Ayala
Bartosz Brzezinski	Rachel Farnham
Ana Gordillo	Kristy Lowell
Elizabeth Brown	Sarah Morgan
Tom Miller	Annie McGill
Brianna Yelle	Ben Gastevich
Przemyslaw Gaczol	Pauline Day
Jeff Larsen	Tiffany Moy
Bojana Murisic	Elizabeth Dabulskis
Clayton Weiners	Emily Hughes
Derek Wietsma	Erin Kennedy
Maliha Ali	CatherineRose Mountain
Fiona Baker	Emily Heap
Nicté Aguilar-Arriagada	Jonathan Lamb
Bobbetta Saintange	Andrew Boyko
Julia Latovin	Jenna Podraza
Alban de Boissière	Alban de Boissière
Joel Lydic	Ariana Puckett
Brittany Gignac	Marie-Lou Vallet
Bill Zutter	Jacqueline Hara
Heather Styka	

Poème

Les mots m'échappent.

Mais ce n'est pas ma faute!
C'est la faute du ciel
Trop bleu quand je me réveille,
Violet comme une prune mûre quand la nuit tombe.

C'est la faute des jours où la pluie chante sur le toit
Et forme des flaques dans lesquelles le monde se reflète
Pour que je ne sache s'il faut regarder le sommet des arbres
Ou leurs équivalents à mes pieds.

Ce n'est pas ma faute si les mots refusent de vous montrer
L'éclat bronzé des feuilles mouillées d'automne
Ou les bourgeons au printemps,
presque trop petits pour qu'on les voie
– Mais pas tout à fait.

Ce n'est pas ma faute si les mots se dispersent
Comme des animaux sauvages
Qui ne s'approchent pas pour me laisser les apprivoiser.
Je ne peux pas mettre de l'encre sur le papier.
Je ne peux pas vous donner un poème.

Je ne peux pas vous donner le monde.

Meghan Bongartz

La poignée mal aimée

C'est mon premier soir dans mon nouvel appartement et je viens de finir mon déballage. J'erre de salle en salle, examinant mon nouveau chez-moi quand quelque chose accroche mon regard: la poignée de ma fenêtre. Je me rends devant elle et m'accroupis afin de la scruter. Comme elle est rouillée et cabossée! J'étends le bras pour palper son métal abîmé. En passant la main sur les courbes de sa peau rugueuse, j'ai le bout des doigts qui s'est égratigné doucement. Personne ne l'aime plus depuis bien longtemps.

Je m'en écarte un peu et sors ma cretonne et de l'huile d'entretien. Je retourne la bouteille et entends les goulées étouffées des bulles d'air lutter contre le nettoyant visqueux à l'intérieur. Quelques grosses gouttes tombent sur le tissu et s'infiltrant immédiatement. J'enveloppe ma main dans le chiffon et agrippe la poignée, commençant à la pointe et essuyant vers la porte. L'arôme âpre m'envahit les narines et je dois détourner la tête pour éviter l'odeur nauséabonde. J'enlève ma main et examine soigneusement les particules granuleuses de marron rougeâtre barbouillées sur le tissu. Je retourne les yeux vers la poignée pour évaluer autrement mes progrès. Une toute petite partie est maintenant complètement lisse. Le laiton dissimulé de la poignée reflète brillamment la lumière dorée du soleil de l'après-midi.

Je continue avec ma tâche jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de rouille. Je glisse les doigts de nouveau autour du corps de la poignée, ses cannelures secrètes me sont soudainement connues. J'appuie sur elle et sens la froideur rafraîchissante du métal. Le cliquetis des ressorts à l'intérieur couine alors que j'ouvre la fenêtre. Son grincement est presque caché par le « zoum! » du vent.

« Ça, c'est une tâche pour un autre jour! » me dis-je.

Loralys McDaniel

D'après Le parti-pris des choses de Francis Ponge, 1942

(Dans son recueil, Ponge nous offre une vision détaillée des objets de notre quotidien.)

Je n'ai pas oublié, estivales,
Ces vues et promenades provençales.

Sur les collines d'encre aux lentes lignes,
Entre les garrigues d'argile et les buissons de santoline,
Enfouie dans les cyprès d'émeraude au clair de lune,
Au fond des brumes d'où surgissent ses murs,
Dort la maison de mon enfance et ses dalles brunes.

O, illustre demeure, complice de la nature!
Domaine de pureté, fraîcheur, idylle de l'été,
Œuvre du Bon Dieu, se noie dans le ciel ouaté.

Il m'arrive de songer dans le pli des collines
Qui semblent fondre en la douceur de l'air,
Scrutant l'horizon sous un ciel clair,
Tel un décor peint sur un vase de chine.

O, terre de bronze légèrement fardée par le souffle de l'histoire,
Sur laquelle veille le firmament qui au spectacle
Mêle si merveilleusement bien sa trame!

Géraud Bazin

Jour de colère, jour de rage—
En frênes dissoudront les âges,
Comme dit David, homme sage.

*Dies iræ! dies illa
Solvat sæclum in favilla
Teste David cum Sibylla!*

Quand le Roi viendra le monde
Sera-t-il frappé par les ondes
D'une mer de Peur profonde.

*Quantus tremor est futurus,
quando judex est venturus,
cuncta stricte discussurus!*

Le cor fait-il un son énorme,
Qui, à travers les tombes mornes
Réveillera les corps qui dorment.

*Tuba mirum spargens sonum
per sepulchra regionum,
coget omnes ante thronum.*

Que je sois béni – Dieu le veuille! –
Et, inscrit dans son grand Recueil,
Soit mon nom, dans ses saintes feuilles.

*Liber scriptus proferetur,
in quo totum continetur,
unde mundus judicetur.*

Roi dont la gloire est formidable,
Toi qui pardonne aux coupables,
Sauve-moi, Dieu, qui suis blâmable.

*Rex tremendæ majestatis,
qui salvandos salvas gratis,
salva me, fons pietatis.*

Pense à moi, doux Jésus pie,
Qui suis la cause de ta vie
Ne m'oublie pas, je t'en prie.

*Recordare, Jesu pie,
quod sum causa tuæ viæ:
ne me perdas illa die.*

Me cherchant, tu pendais las
Et fatigué sur cette Croix:
Ce labeur, tu le fis pour moi.

*Quærens me, sedisti lassus:
redemisti Crucem passus:
tantus labor non sit cassus.*

Tu pardonnas à Madeleine,
Et du larron, Tu pris sa peine,
Comme Tu fis avec la mienne.

*Qui Mariam absolvisti,
et latronem exaudisti,
mihi quoque spem dedisti.*

Juste juge de la vengeance,
Fais un don de la pénitence
Devant le jour de la souffrance.

*Juste judex ultionis,
donum fac remissionis
ante diem rationis.*

D'entre les brebis mène-moi;
À part des chèvres garde-moi,
Toi qui es mon Berger et Roi.

*Inter oves locum præsta,
et ab hædis me sequestra,
statuens in parte dextra.*

Mes oreilles veulent t'entendre;
Mon âme est tachée par les cendres:
Prends mon cœur dur et rends-le tendre.

*Oro supplex et acclinis,
cor contritum quasi cinis:
gere curam mei finis*

« *Dies iræ* », chant latin
Traduction de Riley Ertel

Le chat

Chaque jour, le petit garçon regardait le chat peccamineux¹ attraper son dîner.

Le chat attendait près de la poubelle avec un air d'ignorance et de paresse.

Puis, les yeux sournois, dissimulés derrière ce masque de jocrisse², apercevaient la petite souris.

Et alors, cette cautèle³ assaillait sa proie!

Que diantre⁴! Ce chat, dont l'apparence évoquait celle d'un grand flandrin⁵, était vif et ingénieux!

Le chat jouait avec sa proie; une carabistouille⁶, qui ne barguigne⁷ pas à trouver tout l'amusement possible dans son dîner.

Quelquefois, le petit garçon avait la venette⁸ pour la souris malchanceuse.

Et quelquefois, il regardait le chat brutal avec une forte envie de débagouler⁹.

Mais, le garçon finissait toujours à éprouver de la révérence pour ce chat...parce qu'au bout du compte, d'un seul mouvement rapide, comme un étalier¹⁰ habile, le chat tuait la souris.

Notes

- 1) *Peccamineux, euse* (adj.) est peccamineux celui qui commet des péchés
- 2) *Un jocrisse* (n.m.) un niais, un benêt, un naïf qui se laisse mener par le bout du nez
- 3) *Cauteleux* (n. pl.), *Cautèle* (n.f.) se dit d'une personne aux manières ou aux paroles habiles, caressantes, mais hypocrites
- 4) *Diantre* (interjection) pour exprimer l'étonnement, l'admiration, l'embarras
- 5) *Grand flandrin* (n.m.) un homme grand, jeune, d'allure molle, gauche, et hésitante.
- 6) *Une carabistouille* (n.f.) des bêtises, des fariboles
- 7) *Barguigner* (v) hésiter
- 8) *Avoir la venette* (n.f.) c'est avoir peur (synonyme de frousse, crainte, angoisse)
- 9) *Débagouler* (v) à vomir; l'acte de rejeter par la bouche (des mots)
- 10) *Un étalier* (n.m.) un commerçant qui tient un étal de boucherie

Theresa Auer

En réponse à l'appel au secours de 100 mots à sauver de Bernard Pivot

Tuer un livre

Tuer un livre
C'est un grand malheur,
On a peur,
Et on pleure.

Un livre
C'est comme un arbre,
Tuer un arbre,
C'est tuer un livre!

S'il n'y a
Ni arbre, ni livre
Il n'y a point de *Mille-Feuille!*
Et s'il n'y a point de *Mille-Feuille*,
Il n'y a point de poésies!
Et sans poésies à écrire,
Il n'y a plus de poésies à lire!
Et sans poésies à lire,
La vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue...
Alors, mes amis,
Réfléchissez bien
Avant
De tuer un livre.

Ann Cernek & Emma Caffrey

Océans de solitude commune

I

L'eau du Golfe s'étendait devant elle, miroitant d'un million de reflets du soleil. La voix de la mer séduit, incessante, chuchote, vocifère, murmure, invite l'âme à errer dans des abîmes de solitude. Tout le long de la plage blanche, d'un côté et de l'autre, à perte de vue, il n'y avait créature qui vive. Un oiseau, l'aile cassée, battait l'air, là-haut, chancelait, voletait, descendait, infirme et en cercles, jusqu'à l'eau en dessous.

Edna avait trouvé son vieux maillot de bain, aux couleurs passées, encore accroché à sa patère accoutumée.

Elle le mit, laissant ses vêtements dans la cabine de bain. Mais quand elle fut là, à côté de la mer, absolument seule, elle se dépouilla du maillot désagréable qui la démangeait, et pour la première fois de sa vie elle se mit toute nue en plein air, à la merci du soleil, de la brise qui battait contre elle, et des vagues qui l'invitaient.

Comme cela était étrange et terrible de se présenter nue sous le ciel! Comme c'était délicieux! Elle eut l'impression d'être un nouveau-né ouvrant les yeux dans un monde familier, inconnu jusqu'alors.

Les vaguelettes écumeuses s'enroulèrent autour de ses pieds blancs et se lovèrent comme des serpents autour de ses chevilles. Elle fit un pas et entra. L'eau était froide, et pourtant elle continua. L'eau était profonde, mais elle étira son corps blanc et s'élança d'une brasse longue et circulaire. Le contact de la mer est voluptueux et il enveloppe le corps de son étreinte douce et intime.

Elle nagea longuement. Elle se souvint de la nuit où elle avait nagé loin et se rappela la terreur qui s'était emparée d'elle lorsqu'elle avait craint de ne pouvoir regagner la côte. Elle ne regarda plus derrière elle mais continua de nager en pensant au pré d'herbe bleue qu'elle avait traversé, encore petite, croyant qu'il n'avait ni début ni fin.

Ses bras et ses jambes commencèrent à se fatiguer.

Elle pensa à Léonce et aux enfants. Ils faisaient partie de sa vie. Mais ils n'auraient pas dû penser qu'ils pouvaient la posséder, corps et âme. Comme Mademoiselle Reisz aurait ri,

Brault: Mille-Feuille Magazine Littéraire Spring 2008
peut-être ricané, si elle l'avait su! « Et vous vous appelez une artiste! Quelles prétentions, Madame! L'artiste doit posséder l'âme courageuse qui ose et défie» .

L'épuisement s'emparait d'elle et la maîtrisait.

« Au revoir — parce que je t'aime» . Il ne le savait pas. Il ne le comprenait pas. Il ne le comprendrait jamais. Peut-être le docteur Mandelet l'aurait-il compris si elle l'avait vu — mais il était trop tard; la côte était loin derrière elle, et elle n'avait plus de forces.

Elle porta son regard vers la distance, et la vieille terreur la submergea pendant un instant, et puis retomba. Edna entendit la voix de son père et celle de sa sœur. Elle entendit aboyer un vieux chien enchaîné au sycomore. Les éperons de l'officier de cavalerie émirent un son métallique alors qu'il traversait le porche. Il y avait un bourdonnement d'abeilles, et l'air se remplissait de l'arôme musqué des superbes œillets.

II

C'était un vieil homme qui pêchait tout seul sur un esquif dans le Gulf Stream, et cela faisait quatre-vingt-quatre jours maintenant qu'il n'avait attrapé un seul poisson. Pendant les premiers quarante jours, un garçon l'avait accompagné. Mais après quarante jours sans poisson les parents du garçon lui avait dit que maintenant le vieil homme était définitivement et en fin de compte *salao*, ce qui est la pire sorte de malheur, et le garçon était parti sur leurs ordres dans un autre bateau qui avait attrapé trois bons poissons dès la première semaine.

(...)

Et puis il se dit à voix haute: « Je voudrais bien que le garçon soit là. Pour m'aider et pour voir tout ceci» .

Personne ne devrait être seul sur ses vieux jours, pensait-il. Mais c'est inévitable. Pour rester fort je dois me souvenir de manger le thon avant qu'il ne s'abîme. Rappelle-toi qu'aussi peu que tu le veuilles, il faut manger ce poisson demain matin. Rappelle-toi, se dit-il à lui-même.

Pendant la nuit deux marsouins s'approchèrent du bateau et il put les entendre se rouler dans les flots et souffler. Il put distinguer entre le bruit du souffle que faisait le mâle et le soupir de la femelle.

« Ils sont bons, se dit-il. Ils jouent et s'amuse et s'aiment l'un l'autre. Ce sont nos frères comme les poissons volants» .

Et puis il commença à plaindre le grand poisson qu'il avait attrapé. Il est merveilleux et étrange et qui sait quel âge il a, pensait-il. Je n'ai jamais eu de poisson aussi robuste ni de poisson qui agissait d'une manière aussi étrange. Peut-être qu'il est trop sage pour faire un saut. Il pourrait me ruiner en sautant ou en s'enfuyant dans un mouvement de furie. Peut-être qu'on l'a attrapé plusieurs fois auparavant et il sait que c'est comme ça qu'il faut lutter. Il ne peut pas savoir que ce n'est qu'un seul homme contre lui, ni que c'est un vieil homme. Mais quel beau poisson il est et combien il va me rapporter au marché si la chair est bonne! Il a pris l'appât comme un mâle et il tire comme un mâle, et se débat sans panique aucune. Je me demande s'il a des projets ou s'il est tout aussi désespéré que moi?

L'homme se souvint du jour où il avait attrapé la femelle d'un couple de marlins. Le poisson mâle laissait toujours la femelle manger avant lui, et la femelle, une fois prise, se débattit furieusement, affolée et désespérée, ce qui l'épuisa bientôt, et pendant tout ce temps-là, le mâle resta auprès d'elle, passant sur la ligne et décrivant des cercles avec elle en surface. Il était resté si près d'elle que le vieil homme avait eu peur qu'il ne coupe la ligne avec sa queue, acérée comme une faux et presque de la même taille et de la même forme que celle-ci. Quand le vieil homme avait gaffé la femelle et l'avait matraquée, tout en tenant son museau en forme de rapière avec le bord comme du papier de verre et la tabassant sur la tête jusqu'à ce que sa couleur ait presque pris la teinte du marouflage des miroirs, et puis, avec l'aide du garçon, l'avait hissée à bord, le mâle était resté à côté du bateau. Ensuite, alors que le vieil homme était en train de déblayer les lignes et de préparer le harpon, le mâle avait sauté haut en l'air à côté du bateau pour voir où se trouvait la femelle et puis il avait plongé en profondeur, ses ailes couleur de lavande, qu'étaient ses nageoires pectorales, déployées et ses larges raies couleur de lavande à l'honneur. Il était beau, le vieil homme se rappela-t-il, et il était resté.

Ça, c'était la chose la plus triste que j'ai jamais vue avec eux, le vieil homme pensa-t-il. Le garçon était triste aussi, et nous avons demandé pardon à la femelle et l'avons abattue toute de suite.

« Je voudrais bien que le garçon soit là », dit-il à voix haute, et il s'installa contre les planches arrondies de la proue et il sentit dans la ligne qu'il tenait sur ses deux épaules la force du grand poisson qui allait avec détermination vers ce qu'il avait choisi.

Quand pour une fois, à cause de ma trahison, il lui avait fallu choisir, le vieil homme pensa-t-il

Son choix avait été de rester loin dans les eaux profondes et sombres, au-delà de tous les filets, tous les pièges, et toutes les trahisons. Mon choix avait été d'aller là pour le trouver loin de tous les gens. Loin de tous les gens du monde. Or, nous sommes maintenant unis, et nous le sommes depuis midi. Et il n'y a personne pour nous aider, ni l'un ni l'autre.

Peut-être que je n'aurais pas dû devenir pêcheur, pensa-t-il. Mais je suis né pour ça. Il faut absolument que je me souviens de manger le thon dès le point du jour.

— I. *The Awakening* de Kate Chopin, ©1899.

— II. *The Old Man and the Sea* de Ernest Hemingway, © 1952.

Traduction de Keith Gurtzweiler

L'espoir est cette chose avec des plumes

L'espoir est cette chose avec des plumes
qui se perche dans l'âme,
Et fredonne la chanson sans paroles,
Et ne s'arrête point du tout,

Et dans le grand vent s'élève la plus douce mélodie;
Et douloureuse doit être la tempête
qui pourrait décontenancer le petit oiseau
Ayant réchauffé tant de gens.

Je l'ai entendu sur le territoire le plus glacial,
Et sur la mer la plus étrange;
Pourtant, jamais, dans l'extrémité,
Ne m'a-t-il demandé une miette.

Emily Dickinson, 1924
Traduction d'Aida Cirkic

Le charcutier

C'est le charcutier
Mon commerçant préféré
Car dans son magasin
Il y a tout pour le festin

Sur les étagères
Des boîtes de pâté par paires
Et, pendus au plafond,
Des saucissons et des jambons.

Cuit et poivré
Assaisonné et salé
Ce brave cochon gras
Se retrouvera dans nos plats

Accrochée comme un trophée
La tête de mon animal préféré
Semble vraiment être apprécié
Des clients les plus gourmets

Comme elle serait vide la vie
Sans nos charcuteries
Le tablier blanc du charcutier
Les odeurs et le goût de ses mets!

André Gallisaires

Crépuscule

J'ai écrasé le crépuscule d'hiver.

Rien ne dégelait encore devant les bâtiments. L'ardeur était partie. Les monceaux de neige ne passaient pas outre la limite du gazon. J'ai bondi, troublant les flocons de neige minuscules et byzantins; et les sapins continuèrent de regarder, et les flocons tombèrent sans être importunés.

Le premier essai fut, dans le gazon déjà couvert d'une glaciale et fragile lueur, un bonhomme de neige qui me dit son nom.

Je gloussai au chapeau noir salissant la neige sur sa tête.

Alors j'eus le projet de mettre le bonhomme de neige dans le congélateur, au risque de transpirer beaucoup. Au jardin, il s'en allait parmi les sentiers de briques et les réverbères; et, fuyant comme un voleur sur la terre enneigée, je le suivis.

Derrière une maison, près d'un sapin sec, je l'ai piégé entre les clôtures des maisons, et j'ai vu un peu son visage et son nez de carotte. Le crépuscule et les flocons de neige s'égarèrent en face des palissades.

Je me suis levé, c'était le matin.

Julia Wegmann

D'après «L'aube» d'Arthur Rimbaud

Les Illuminations, 1886

S'il se réveille

S'il se réveille
S'il se réveille
Malavisé malavisé
S'il se réveille
Ça-va-ti, ça-va-ti
Il vit toujours
Jamais mourir
Jamais mourir
Il est naïf

S'il se réveille
S'il se réveille—ah!
Que sa jeunesse
Que son visage impeccable
Que sa force immense
Sourire brillant
Cheveux copieux
Et sa peau brune rousse
S'il se réveille
Ça-va-ti, ça-va-ti
Il vit toujours
Il est naïf
Jamais mourir
Ne jamais mourir
Il est naïf

Les jours paresseux s'en vont
Les étés languides
La vie continue
Mais lui, mon frère
Sa jeunesse se termine
Le premier bouton
Le muscle faible
Dents ébréchées
Cheveux clairsemés

S'il se réveille
Malavisé malaise
S'il se réveille
Il est naïf

Amy Delorenzo
D'après « Si tu t'imagines » de Raymond Queneau
L'instant fatal, 1948

Demain, dès la pacification

Demain, dès la pacification, au repérage où allègue l'Allemagne,
L'horloge encombrera. Vois-tu, on exige que le silence siffle.
Les socialistes virevoltent par les wagons, ils virevoltent par la hargne.
Ils ne peuvent hiberner loin du plaidoyer plus longtemps.

Les socialistes assèchent la gloire, bafouée sur le blitz.
Sans rien assommer au dehors, sans ramoner aucune rumeur,
Surgelés, râpés, l'hémorragie dépistée, les boussoles détournées,
Kaputs, et le salaire pour eux— se marrer, la voirie.

Ils n'excéderont ni l'horloger, ni l'horizon qui optimise,
Ni les rebords au loin terrassant la Déliquescence.
Et quand ils arriveront, ils suspendront sur ton tronc
Un obus d'enflure glouton et de jute en métal.

Carlie Anglemire

D'après « Demain dès l'aube » de Victor Hugo

Les Contemplations, 1847

Coma, le premier souffle

Dormir chaudement
Je me noie sous le métronome de mon cœur battant
La musique s'élève
Fatale et sucrée

Rivé devant le scopitone
Je guette
Les âmes esseulées
À la faveur du son

Car mes yeux sont ouverts,
Et tout se passe toujours au ralenti,
Pantelant et bleu et derrière les yeux,
La mer,
Des océans de lumière
M'enveloppent

La prise du premier souffle
Jamais, le monde n'a été si blanc
Les étoiles aveuglantes
Pour les yeux affamés

Me voilà, rejeté sur le rivage
Le jour où je me réveillerai
Savant et tout nu
Manquerait plus que le mauvais temps s'y mette
Une goutte de pluie et
J'aurais vraiment tout perdu

Andrew Yeo

Le dernier jour d'Août 1914
Je sortis de Deauville tout juste avant les premières lueurs du jour
Dans la minuscule voiture de Rouveyre

Outre son conducteur, il restait une place.

Nous disions au revoir à une ère entière
Des ogres fâchés se révoltaient sur le continent
Les faucons descendaient de leur aire après la marche de l'ombre
Les requins prédateurs se levaient des gouffres
Les personnes se rassemblaient rapidement pour mieux se connaître
Les décédés qui se reposaient manifestaient de la crainte dans leurs tombeaux

Les animaux s'énervaient sur les bords du pays
J'avais pris en moi une guerre totale
J'avais le sentiment que les combattants étaient en train de se diriger
vers les régions où ils ondulaient
Avec les herbages les petites cités gaies de la Belgique
Francorchamps avec son vin rouge et ses cascades
Pays qu'ils envahissaient tout le temps
Carrefours où se retrouvaient les personnes funestes
Disant adieu encore à la vie sur terre
Les requins s'animaient dans les gouffres aquatiques
Dans les immenses corps morts perdus
Plus haut sur les montagnes où se trouve la lutte
Plus haut que le ciel des faucons
Les hommes se battirent
Et tombèrent tout à coup comme des gouttes de pluie
Les mouvements en moi renaissaient pleins de souplesse
Construire et guider une nouvelle organisation mondiale
Homme de commerce de richesse et de magnificence
Avait réalisé un projet superbe
Et les géants conduisaient
Des troupes silencieuses qui paissaient les mots
Et contre lesquels tous les animaux s'emportaient

Je n'oublierai jamais ce voyage ténébreux qui nous laissa muets

O
Départ
Sérieux
Où la lumière
Nous quittait

O
Obscurité
Paisible
De la nuit
Avant la guerre

O
Villages
Où ils se
Dépêchaient

MARECHAUX-FERRANTS RAPPELES

JUSTE APRES LE CHANGEMENT DU JOUR

Vers
Louviers
La plus
Dorée

Ou bien

Vers
Evreux
La très
Bleue

Et nous nous parlâmes en réparant une roue cassée

Et lorsque au commencement de la soirée
Après avoir traversé Fontainebleau
Nous nous rendîmes à Paris
Quand les afficheurs collaient leurs annonces
Nous nous rendîmes compte nous deux
Que la minuscule voiture nous avait amenés à une Nouvelle ère
Et bien qu'étant déjà tous deux des êtres matures
Nous venions cependant de voir le jour

Anna Cornille
D'après « La petite auto » de Guillaume Apollinaire
Calligrammes, 1925

(Le poème d'Apollinaire traite de la collision entre paix et guerre pendant la Première Guerre Mondiale.)

Melon

J'ai mangé un melon
Et le jus s'est égoutté
Le long de mon menton
Chaud comme un jour d'été
La couleur et la suavité
Des rayons de soleil

Et donc j'ai ri
Quand j'ai jeté un coup d'œil
À l'homme d'affaires
Au beau chapeau melon

Chloé Emma Hughes

Fraise

Votre peau cahoteuse est humide et moite
Votre peau rouge lumineuse est très chaude
Quand je presse votre corps, une explosion de parfums
Me remplit les narines
Je tords votre feuille sèche et lave votre peau juteuse
Alors que je vous mets dans ma bouche,
Mes dents vous tranchent comme du beurre
Vous avez la saveur d'un bonbon
Et toutes vos graines râpent ma langue
Ma langue est un peu sèche
Mais ma bouche en redemande

Adrian Segura

Nous arrivons au début. Nous avons fait nos devoirs, nos projets, des maths et des sciences. Et nous piaffons encore.

Les professeurs obstruent les portes. Ils sont plus de quarante; nous, moins de quatre adolescents.

Nous ne pouvons plus nous asseoir dans nos chaises ni lancer des idées sur eux; seulement susurrer des phrases par envie de les divertir.

Nous sommes vraiment impatients. Que le Directeur, s'Il décide de voir ceci de notre attitude, n'ignore point notre impatience.

Mais qu'Il ne piétine point nos rêves: nous voulons devenir des enfants libres, et du sort les plus indépendants:

Par envie de toujours nous amuser et d'écraser ces règles-là!

Paris Adler

D'après «Écrit avec du sang» de Victor Segalen

Stèles, 1912

(Dans ce recueil, Segalen propose de petits textes très courts, semblables aux inscriptions qu'on peut trouver sur des stèles funéraires chinoises.)

Ballon

La terre est vide, hélas! et j'ai vogué sur toutes les mers.
Voler! là voler! Je vois que des nuages sont contents
D'être auprès du soleil doré et des anges!
Rien, ni les arbres verts poussant dans le sol
Ne calmera cette âme qui au ciel s'élève
O Dieu! ni la lumière chaude de la lune
Sur le calme océan que les vagues ignorent
Et ni les ruisseaux humectant les pierres.
Je m'envolerai! Ballon allumant ton feu
Saisis tes cordes pour une vive aventure!

Un désir, agité par l'imagination,
Croit encore au pouvoir total de l'esprit!
Et, peut-être, la torche, attirant les vents
Est-elle de celles qu'une rafale penche sur les chutes
Oubliées, sans feu, sans feu, ni terre molle...
Mais, ô mon âme, vois les visages des aéronautes!

Riley Ertel
D'après « Brise Marine » de Stéphane Mallarmé
Poésies, 1866

Un roi

Je suis un roi!
Oh oui!
Un Roi je suis!
À mes pieds les nations...
De ce monde.
Pliant leurs corps sales,
Considérées inégales,
Ne regardant pas dans les yeux,
Leur roi.

Que demandent-elles?
Que veulent-elles,
Ces larves avides,
Puantes, ces sales folles?
Veulent-elles mon or,
Ma puissance,
Des applaudissements,
Mon trône?
Ces chiens, non dignes de ce que je possède,
N'obtiendront rien,
Qu'ils prient.

Mais qui est-il,
L'un d'entre eux se lève,
Et me regarde directement dans les yeux,
Comme s'il m'accueillait!
Je lui dis, rabaissez-vous!
Vous êtes un chien, pas un poète!
Il n'écoute pas,
Silencieusement... il me regarde.
Et dans ses yeux, les peintures,
Que j'ai longtemps oubliées,
Se sont fanées, gravées,
Sur les bureaux d'école,
Restant... seulement oubliées.

Non, je ne pleure pas,
Ne me donne pas de mouchoir,
Ce n'est ni sang ni larmes,

Seulement ma sueur.
Elle blesse mes yeux,
Mon esprit est blanc,
Parce que ces peintures vivent,
Et je dois les écouter maintenant.

Cachant ma tête profondément dans mes bras,
Le sang s'égoutte,
Aucune blessure n'est trouvée.
Je n'ai pas vu les montagnes, vallées et mers,
Et ce lac, murmurant tellement...
admirablement.
Ces arbres se pliant vers l'eau,
Buvant le brouillard qui donne la vie,
Se soulevant vers le ciel,
Comme un ange, oublié par le temps.

Oui, maintenant je pleure,
Va!
Ces larmes ne doivent pas être cachées,
Ces larmes sont les miennes,
Je pleure! La roche se ramollit,
S'émiette, se fend.
Je regarde l'imbécile,
Qui ne montre aucune crainte,
Qui me poursuit, qui pense qu'il est plus grand que moi.
Qu'est-ce que je peux dire?
Mon château n'est rien,
Le trésor est sans valeur,
Mon trône, c'est juste une chaise en bois,
Je ne suis pas roi,
Oh non!
Un roi, je ne suis pas!
Ma puissance s'en est allée,
Le règne s'arrête ici.
Qui suis-je alors?
...
...
...
Venez, et vous verrez.

Bartosz Brzezinski

Raquette

Ovale, pas ronde, comme un œuf sans volume.
Attachée avec solidité à la fermeté qui lui donne la vie.
Coquille métallique, protectrice de l'intérieur vibrant.
Essence tissée sur laquelle rebondit la vélocité.
Une myriade de rectangles minuscules subdivise son cœur.
Une multitude de pigments variables décore son long corps.
Manche doux et ferme qui désire être saisi.
Elle coupe l'air précisément comme l'oscillation d'une épée,
force destructrice.
WOOSH, la raquette.

*Ana Gordillo
D'après Francis Ponge*

L'insomnie

Je me réveille
et je ne peux plus dormir.
Têtue,
Je pousse à plusieurs reprises le mur de mon impatience
qui se mit
entre moi
et le sommeil.
Et même si je fais de gros efforts et teste sa force,
je ne peux passer au travers.

Je ne compte pas les moutons.
mais les secondes qui me restent;
les minutes et les heures
qui marquent le temps
jusqu'au matin.

Elizabeth Brown

Requiem pour la mort de la passion

Effleurement fugitif de lèvres froides
hiver sans fin
l'odeur oubliée de la passion.

Courbes chaudes de chair tremblante
sueur tombant goutte à goutte
un goût longtemps dans la mémoire.

Boucles d'oreille d'or sur des draps de satin
reflètent la lumière
la chaleur de la réminiscence.

Un soupir doux dans l'obscurité chaude
souvenirs vagues
dans la lumière froide du matin.

Une nuit ennuyeuse
Seul du vin chaud
emplit le verre de vide.

Une chanson mélancolique
j'écris seul
pour me souvenir d'un autre temps.

Les notes douloureuses
mélodie aigre-douce
brûlent mon cœur gelé.

Une âme perdue
abandonnée
désemparée.

Années d'hiver
renoncent à l'espoir
du dégel printanier.

Mon cœur
a perdu sa volonté
de battre seul.

Effleurement fugitif de lèvres froides
hiver sans fin
l'odeur oubliée de la passion.

*Traduction de Tom Miller
(texte d'accompagnement digital pour voix, flute et percussions)*

Le verre d'eau

Le verre d'eau est à demi rempli, avec, sur la surface transparente, les empreintes des doigts qui l'ont porté à ma bouche impatiente. Il est traversé de rayures translucides, et n'a pas de couleur, sauf le brun d'un livre qu'on voit à travers le verre. Il y a de petites boules d'air qui ne se dissolvent pas pendant quelque temps, formant des motifs sans logique.

On voit plus clairement les choses à travers la partie du verre vide qu'à travers ce qui est rempli: le radiateur qui ne chauffe pas, le fauteuil à bascule de mon arrière-grand-mère, la lumière de la lampe, sa tige métallique, et le cordon pour l'éteindre.

La partie remplie déforme les images: les couleurs se mêlent, les lignes s'effacent, se transforment en rien, en un rien abstrait, calmant et confus. C'est la partie remplie où les bulles s'engendrent et se noient, les étoiles suspendues, sans souci, vivant sans vie parmi les rouges et bruns et blancs.

Il y a des gens qui disent que le verre est à demi rempli et d'autres qui disent qu'il est à demi vide. Les fenêtres aveuglées et lumineuses se reflètent dans les deux.

Carlie Anglemire
D'après Francis Ponge

Etre sans

Une femme huppée est morte ce jour
Ici-bas, elle ne loge plus; elle dort
Dans le sol gelé du monde
Comme une fleur qui se repose l'hiver

Mais contrairement au bouton de l'orchidée
Elle ne se métamorphosera pas en une vie splendide
Qui escortera le monde du ciel sombre
À la croissance miraculeuse du printemps

Sous tout le drame et l'air fiévreux
Et les robes fraises et coupes de cheveux
Elle n'aura plus personne pour partager des commérages
Sans une amie, sans même une ennemie

Brianna Yelle

Les yeux

Tes yeux, dagues de mon âme
Traîtreusement, fidèlement entaillés
Vers la surface de mon calme
Demeurent dangereux et secrets.

Visage enflammé, Vigilance sonore
Qu'ils clignent rarement, tes yeux mouillés!
Oh!... tous les secrets qu'ils explorent
Coulent vers toi avec ces regards brouillés

Si, de tes yeux immenses
Tu demandes pour le trouver
Au cœur de mon existence
L'amour d'un étranger

Ne poursuis pas le questionnement provocateur
Défi de croire et de ne croire pas
Car vous avez abandonné votre bonheur
Et vos yeux ne révèlent que votre embarras.

Theresa Auer
D'après « Les pas » de Paul Valéry
Charmes, 1922

Nous sommes à la porte. Nous allons chez nos ancêtres, nos gardiens, des montagnes et des vallées. Et nous sommes perdus encore.

Les démons ont caché les chemins. Ils ont plus de quatre énigmes; nous, moins qu'une seule solution.

Nous n'allons ni plus supporter le silence ni ignorer les fantômes de la nuit; seulement jeter des filets par envie de les capturer.

Nous sommes presque à l'entrée. Que le Garde, s'il reconnaît au moins un membre de notre groupe, n'ait point de raisons pour nous refouler le passage.

Mais qu'il comprenne nos esprits; nous avons traversé tous les obstacles, et de la pire espèce;

Par envie de toujours être libres et de rejoindre nos prédécesseurs.

Przemyslaw Gaczol
D'après Victor Segalen

La chute au jardin

Son jardin
L'avènement de sa vie
Il en psalmodie encore et encore
Ses prunelles qu'il garde,
Ses enfants

Les liserons revêches et durs,
La réglisse brillante, noire,
Aromatique
L'odeur divine

De petites plantes univalves
D'autres complexes s'enroulent
Vertes, violettes, rouges

Les tournesols jaunes, noirs,
En face de leur dieu
Des couleurs comme on n'en a jamais vues

Mais le cadenas est cassé
La dissension commence
La destruction descend
Son jardin devient la nécropole
de son esprit
Il tombe
au jardin
de rien

Jeff Larsen

Mon inquiétude intermittente

Je sens souvent cette inquiétude bizarre et pénétrante
D'une peur que je ne peux expliquer, et qui me concerne,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et revient et me fait perdre la raison.

Car cette inquiétude me ronge, et mon âme souffrante
Pour elle seule, hélas! continue d'être douloureuse
Pour elle seule, et les tremblements de mon corps nerveux,
Ma mère seule les sait calmer, en m'encourageant.

Est-elle exponentielle, logarithmique, ou trigonométrique? Je
ne sais pas.
Sa racine carrée? Je sais seulement qu'elle ne me laisse
jamais en paix.
Comme ceux des savants que les Mathématiques
obsèdent.

Son influence est semblable à la lave du volcan,
Et, pour son apparition, imprévue, et écrasante, et
irrépressible, elle est tenue lentement
De s'aplanir, inaperçue de ma conscience.

Bojana Murisic
D'après « Mon rêve familial » de Paul Verlaine
Poèmes saturniens, 1863

Ecrire

J'en ai marre de décrire l'art d'écrire
Ce n'est pas la peine de prendre la peine
Quand les grands auteurs accomplissent leurs hauteurs
Ce qui semble au hasard cause la haine

Assis dans ma salle, les rimes sont trop sales
Le crayon mon balai, les mots en ballet
Je nettoie la scène pour la rendre saine
Mais je ne sais point où aller

Clayton Weiners

Le prix

Qui peut jamais assez louer
Le monde de sa croyance?
Imprudente, l'enfance joue
Dans les prairies près de sa maison,
Dans ses bois l'amour ne connaît rien du mal,
Des voyageurs suivent leurs parcours, placides,
Dans l'ombre fraîche de la tombe
Les pas lourds et confiants de l'âge retentissent.
Qui peut peindre l'arbre vivant
Et l'herbe de la fantaisie?

Mais le créer et le garder
Sera sa récompense entière:
Il regardera et il pleurera,
Niera tout l'amour de son père,
Sera perdu pour l'utérus de sa mère,
Huit nuits d'un sommeil gratuit
Ensuite, à la neuvième, il sera
L'épouse et la victime d'un spectre.
Et, jeté dans le trou de la terreur,
Supportera seul le courroux.

*Wystan Hugh Auden, «The Price», Collected Poems, 1936
Traduction de Carlie Anglemire*

Le maïs

Ils ont des oreilles, mais ils n'entendent rien
Un reflet nacré d'or aperçoit vos yeux
Une forme et une texture vraiment curieuse
Les perles jaunes sont encastrées dans du vert,
Une apparence fraîche et attrayante
Ils seront prêts à être mangés quand la couleur
Du soleil d'automne
Ressemblera à leur lueur dorée

Il éclate littéralement avec son goût,
Si unique et distingué,
Chaque morceau jaune ajoute à l'effet
Il a trouvé l'endroit le plus important dans nos repas
Et il a vu beaucoup de films
Il était ici avant nous, et a accueilli les pèlerins
Un passé historique et un avenir brillant

Derek Wietsma

Les silhouettes

La mer était tachetée de bandes de gris,
Le terne vent mort n'est plus accordé,
Et comme une feuille fanée la lune
Voltige par-delà l'orageuse baie.

Gravé clairement sur le sable blanchâtre
Le bateau noir repose: un matelot
Escalade à bord sans souci
Le visage souriant et la main luisante.

Et au-delà les courlis crient,
Où à travers les herbes sombres des hautes terres
Les jeunes faucheurs à la gorge brune passent,
Comme des silhouettes contre le ciel.

Oscar Wilde
Poems, 1881
Traduction de Maliha Ali

Les animaux

Les rongeurs, les mammifères et les rapaces
sont des familles d'animaux.

On écrit beaucoup de contes
sur la façon dont un animal
se sert de sa queue.

Il y a des gens allergiques aux poils,
ils ne peuvent pas être allergiques aux écailles.
Les rongeurs habitent souvent dans des terriers,
leurs crocs sont petits mais font très mal.

Fiona Baker

La montre

Ma montre sur mon poignet détruit le temps méthodiquement. Les aiguilles, faites de petits morceaux de métal, tournent en rond. Le bracelet de cuir encercle les veines les plus importantes de mon corps et les poils blonds de mon bras sont écrasés sous le poids du temps. C'est une machine compliquée, très petite, avec des mouvements mécaniques et froids. Les chiffres, un à douze, reposent sur le bord du visage. C'est un visage en verre, avec toujours la même expression. Les *tic-tacs* minuscules vous rappellent le temps qui passe. C'est comme un tambour. Les soldats du temps défilent en cadence, pour rejoindre finalement leur mort. Métronome imperturbable et impitoyable, le jour et la nuit ne survivent pas au cycle d'une montre.

Julia Wegmann
D'après Francis Ponge

Si jeune et si vieux

La première chose que je voulus fut de m'éloigner au loin
nous, les enfants qui détestions les miroirs,
collions les gants de Rita Hayworth, rues de NewYok
dans l'album du chrome de la résignation

À peine vis-je qu'un œil me cligna la vie
lui demandai qu'à son plaisir, elle disposât de moi,
elle me donna les clés de la ville prohibée
moi, tout ce que j'ai, qui n'est rien, je lui donnai.

Ainsi je grandis volant et volai si vite
que même ma propre ombre de vue me perdit,
pour effacer mes empreintes je déchirai ma chemise,
confondis avec les étoiles les lumières de néon.

Je trichai au poker, déçus mes amis,
et sur le banc d'un parc dormis comme un loir;
pour dire ce que je pense, sans penser ce que je dis
plus d'un baiser ils me donnèrent (et plus d'une claque).

Ce que sais de l'oubli je l'appris de la lune,
Ce que sais du péché je tins à le chercher
Comme un voleur sous la jupe de quelqu'une
dont le nom maintenant je ne veux me rappeler.

Ainsi, pour le moment, pas d'adieu garçons,
je dors dans les atterrements de ma génération;
chaque nuit je m'invente, encore je me soûle
si jeune et si vieux, *like a rolling stone*.

Joaquin Sabina, 1998
Traduction de Nicté Aguilar-Arriagada

Les fleurs du mal

Au-dessus des mares, au-dessus des dépressions de terrain,
Ce qu'un alpiniste escalade,
Des forêts, des ciels, une maison de marin,
Par delà le char d'Hélios, par delà l'espace céleste,
Par delà les frontières des espaces,

Mon existence, tu te déplaces avec grande facilité,
Et comme une personne qui nage bien
Et qui a perdu sa conscience dans la mer,
Tu parcours gaiement la grandeur infinie,
Avec un indicible et mâle plaisir,

Décolle-toi bien loin de ces émanations putrides et morbides,
Cours et sanctifie-toi dans l'oxygène supérieur,
Et avale, comme une pure et divine boisson alcoolisée,
La flambée claire qui occupe les endroits limpides

Derrière les ennuis et les vastes tristesses,
qui encombrant de leur masse la vie brumeuse,
Heureux celui qui est capable de voler vigoureusement,
Courir vers les terrains lumineux et sereins;

Celui que les philosophes, comme de petits oiseaux,
Vers le paradis les premières heures du jour
Amène au libre progrès,
Qui glisse sur l'existence, et conçoit sans difficulté,
La langue de nectar et des circonstances muettes!

Aida Cirkic

D'après Les fleurs du mal de Charles Baudelaire, 1857

Mon profond sommeil

J'ai froid aux pieds mais c'est pourtant l'été,
Je n'ai pas trois chances de repentir et je lève les bras au ciel
Ma famille souffre et je peux seulement froncer les sourcils,
Je regarde la ville changée et je fais la tête.

Je leur ai dit de vivre parce que je suis prête,
J'ai vu leur pouls mais j'ai baissé les bras
Le monde a plus de jours
Mais je ne peux plus me promener à pied.
Les yeux fermés, je m'endors profondément.

Bobbetta Saintange

L'émeute

La musique emplit le lieu. La vieille usine de Chicago, vit avec ce bruit, cette passion pour la danse, les mouvements déliés comme on nage dans des vagues de rythme. Une autre fête déchaînée dans un lieu oublié dans le cœur de la grande ville. Le béton-cinglé et totalement recouvert de mégots, de tasses, et de bouteilles jetées, et d'autres saletés des visiteurs. Les éclairages – sombres mais colorés à cause de l'atmosphère enfumée. Et toujours, une vague sensation d'aise et de relâchement dans les visages de la foule qui saute au rythme de la musique en chantant les paroles.

La musique, la techno, nous remplit. Nous remuons sans inhibition. Les jeunes, en dansant, éprouvent ce battement, entrant en collision avec leurs voisins sans contrainte. Les danseurs ressentent une sensation de détachement, d'utopie. Ils veulent se débrancher de ce monde d'ordre et nager dans leur monde utopique, leur monde de chaos. Les autres dans l'usine s'assoient sans un mot-regardant, buvant, fumant; les drogués, se cachant derrière les murs de cet endroit. Les spectateurs s'assoient et lentement disparaissent dans le fond. Mais la foule, toute en sueur, bouge avec énergie en écoutant le son de la chanson; leurs visages, brillant dans la lumière et leur maquillage, fondant, comme ils flottent dans cette atmosphère de détente! Luc et moi, nous vivons en ce moment et pour ces moments, dans l'énergie, l'espoir de la foule se déplaçant à l'unisson... Tout cela est dangereux, illégal, stupide; Je pense à ma famille, la colère de mon père s'il me voyait ici... avec lui... encore; un autre mauvais choix-Luc me saisit; nous dansons et nous sautons, éprouvant le rythme. Les battements de nos cœurs vivant et nos espoirs libres. L'usine est grouillante de couleurs, de bruit... ce bruit de la musique, de rire, d'excitation-nous nageons dans tout cela.

Ils distinguent l'énergie-le message est envoyé-l'alarme sonne partout dans la grande ville. Ces « pêcheurs » apportent leurs bruits uniques, leurs lueurs colorées-tout ce qui est bien fréquenté par « les forces de l'ordre ». Les voitures de police

affluent dans les rues et ruelles, faisant beugler leurs sirènes, et inondant tout de leurs lumières. « La force » apparaît avec tous ses outils disponibles—les revolvers, les lampes électriques, les porte-voix, les matraques, et les étoiles, brillant sur leurs poitrines. Ils connaissent leur rôle, ces « pêcheurs », ces « exterminateurs », nettoyant les rues de ces jeunes, ces rats sauvages de la nuit. Ils marchent—pleins de confiance et d'affirmation. Ils marchent vers l'usine, vers la musique mais surtout contre son but, chaque pas plein de pouvoir, d'autorité accablante.

Un coup de foudre le lieu se transforme la situation change. Les cris les lampes électriques fourmillent à l'endroit. Luc n'est nulle part en vue dans l'usine... où es-tu – ne me laisse pas toute seule! Les tasses et bouteilles tombent les gens courent j'ai peur, pleine de panique. Poussée par la foule je me déplace vers la porte – les voix de la police beuglent à travers les porte-voix et la musique s'arrête, remplacée par les cris d'inquiétude, d'effroi, par le bruit des semelles lorsqu'elles heurtent le béton. Les policiers s'approchent de plus en plus— nous forçant vers les sorties je les entends—les déclics des menottes et la cassure des bouteilles au loin. Je sens leur déception, leur colère, leur crainte. Ces pêcheurs hurlent encore, plus fort. Le bruit se répercute dans l'usine. La foule se pousse par les portes et les fenêtres, les rats s'enfuient dans l'obscurité. Presque personne ne reste dans le lieu mais je hurle je le cherche j'aurais dû rester chez moi je le savais; un mauvais choix, mon mauvais choix; je reste maintenant toute seule avec mon angoisse, mon désespoir... il a dit qu'il m'aime.

Les sirènes sonnent encore; je cours en dépassant la foule. Sans une voiture, aucun dollar je disparaissais, comme tous les autres, dans la nuit, traversant lentement le Luxembourg déambulant près des restaurants. Une autre insomniaque dans la rue. Lentement, je m'assois dans le train et me rends à la réalité, à ma vie d'ordre, faite de responsabilités, de situations imprévisibles... et pas du tout justes.

Julia Latovin

D'après Le dehors ou la migration des truites d'Arno Bertina, 2001

Bertina fut invité à DePaul à l'automne 2007

Le pénitent mange

voyez le mélange qui tremble,
visqueux et sombre,
resté à mijoter
à faire semblant
oublié

creusez profondément
plongez pour de grosses portions
soulevez-les
raclez à fond les bords
distribuez chaque morceau noir
toutes les amandes, toutes les graines, tous les grains
jusqu'à ce que l'auge soit vide

emplissez-le
observez la vapeur
considérez la consistance

regardez ce tas

Joel Lydic

L'invitation

Un arbre pousse dans ma maison
Quelquefois il a
Quelques oranges quelques poèmes
Et aussi chez moi il y a une chaise
Où quelquefois
Dimanche s'assied pour pleurer
Et il y a une bibliothèque qui fuit la mort
Et il y a un miroir pour l'automne
Et il y a un soliflore orné d'un ange pétri de rien
Et il y a un parapluie et il y a un diplôme
Et un oiseau bleu de l'obscurité
Et dans cette maison inondée de mousse
Où les livres parlent avec le sel avec la lune
Tu es venu avec les mains fraîches du matin
Et avec tes mots gouttes de miel
Ne quitte pas ma maison maintenant
Remplis les tiroirs un par un avec ton sourire
Nettoie avec ta voix toutes les pièces
Suspends tes caresses parmi mes affaires
Et cueille avec tes baisers mes oranges et mes poèmes.

Bernardo Navia, 2008
Traduction de Brittany Gignac

La fable du lapin de la tortue

Il était une fois, deux animaux,
Qui étaient ennemis, dans les rues de Chicago.
Ils décidèrent un jour de courir un marathon,
Mais la tortue était intelligente et le lapin plutôt con.

Les lapins sont rapides, comme vous le savez,
Mais cette tortue était capable de vaincre l'adversité.
Le lapin était tout à fait sûr de gagner le prix,
Et il n'était pas prêt pour ce que se produisit.

Au début de la course le lapin prit quelque chose à manger,
La tortue continua avec ses affaires bien chargée.
Le lapin dormit dans la rue, fit une sieste, et mangea des carottes crues,
Mais la tortue était tellement déterminée;
Elle courut le plus vite possible et gagna cette course effrénée.

Le lapin était triste et fâché contre lui-même,
Donc la prochaine fois que tu te sens paresseux,
Souviens-toi de ce poème.

Bill Zutter

Le menteur

Je montais
les escaliers
quand je l'ai vu

Il était
assis par terre
et il avait l'air
d'avoir pleuré.

J'ai demandé
si tout allait bien;
Il m'a regardé
et m'a dit: « Oui, c'est rien » .

Mais moi je sais
et il sait aussi
que, ses espoirs envolés,
il était désespéré,
et me pria de l'aider
pour qu'un jour
je puisse lui demander
si tout allait bien –
et il me répondrait
« Oui, c'est rien » ,
et ce serait la vérité.

Naomi Lazar

L'amitié

Sans amis
Ni compagnie
Versa toutes les larmes qu'elle put.
Quand un invité apparut
Avec sa tenue grise.
Il lui donna une bise.
La girafe, toute surprise,
Demanda son nom
A ce nouveau compagnon.
Il répondit gentiment,
« Monsieur l'Eléphant.
Veux-tu danser avec moi
Au bal masqué du roi? »
Elle sauta dans ses habits
Pour s'amuser toute la nuit
Et depuis ce jour là,
Les amis ne se quittent pas.

Isabelle André & Marguerite de Saint-André

Maladie

Entourée de murs blancs,
Sols blancs,
Seringues et perfusions.
Les bruits du goutte à goutte:
Une goutte, deux gouttes.
Le rythme de mon avenir.
Inconnu.

Lea Kichler

Les souvenirs

Au-dessus des abîmes, au-dessus des quartiers pour se cacher
Des monuments, des cafés, des cigarettes, des rues,
Par delà les fleurs, par delà les terres,
Par delà les bords du trottoir au bout de la rue.

Mon cœur, tu te lèves avec emballement,
Et, comme une âme perdue qui se trouve dans le bruit,
Tu sautes allégrement sans intention de revenir
Avec un souffle doux et une vérité cruelle.

Fuis vite loin de ces vapeurs malades
Trouve à te clarifier dans les ténèbres,
Et absorbe, comme une idéale et parfaite famille,
Le sinistre noir qui gonfle les infinis translucides.

Derrière les tristesses et les grandes ombres,
Qui suppriment de leur gravité le corps nébuleux,
Serein celui qui sait comment voler
Se promener sur les Champs-Élysées jusqu'au matin.

Celui dont les émotions, comme des mauviettes
Vers les cigarettes à l'aube provoquent un oiseau,
– Qui attend l'esprit, et aime sans goût,
L'amour tombé en morceaux et les souvenirs vivants!

Shara Djendi
D'après « Élévation » de Charles Baudelaire
Les fleurs du mal, 1857

Il reconnaissait toujours ses grands yeux bleus qu'éclairait un jour obscur et qui provoquait la jalousie parmi toutes les femmes, faisant tourner la tête à tous les hommes. Quand un homme passait sur elle, elle lui faisait les yeux doux.

Tous les après-midis, elle se promenait au parc vêtue d'une robe soyeuse qui moulait sa silhouette admirable. Le soleil brillant s'immisçait dans ses cheveux, qu'elle portait magnifiques, blonds, bouclés, longs et soyeux.

Quand son père n'avait pas réussi à la retrouver et qu'elle semblait avoir disparue, il était furieux et très inquiet. Il fronçait les sourcils et élevait la voix contre les gens qui l'entouraient. Ses expressions révélaient un homme fâché mais ses yeux montraient quelque chose d'autre. De la tristesse. Il baissait les bras et désespérait de ne jamais retrouver sa fille. A ce moment-là, elle entra. Elle lui disait, « Ne t'occupe pas de mes affaires à moi, occupe-toi donc des tiennes. »

Pour se sustenter, elle mangeait de tout. Elle aurait peut-être dû faire attention à son poids. Mais ce n'était pas nécessaire. Elle pouvait manger n'importe quoi, des côtes juteuses et grasses avec une sauce de barbecue, de la glace à la vanille couverte de chocolat, sans prendre jamais un gramme.

Un jour, le repas fini elle a annoncé qu'elle désirait se marier. Personne ne lui connaissait d'admirateur. Ce fut une surprise pour tous.

Elizabeth Hernandez
D'après La place d'Annie Ernaux, 1984

La falaise

Près d'une falaise, un nuage d'or une fois s'attarda
Sur son sein, il dormait, mais se levant à l'aube
Très vite et légèrement, il se précipita vers le nacré
Ciel bleu, une petite chose ailée.

Toujours, une trace il laissa sur le cœur pierreux
Du géant, et plongé dans ses pensées et pleurant
Des larmes lentes et torturées, il reste là,
Veillant sur la terre inculte et solitaire.

Michael Lermontov, 1841
Traduction de Julia Latovin

Les fantômes dans le cimetière

je cours, naviguant pendant la nuit
je les vois, ils me voient
nous allons dans des directions opposées
je vois les fantômes seulement
entourant, avalant le bonheur
je ne peux pas trouver la sortie de ce labyrinthe
je suis perdue, je suis désorientée.
je tombe sur la terre et lentement
je me rends compte d'où je me trouve
ma tombe m'a avalée
comme une grande morsure
les fantômes se moquent de moi,
alors que je trépasse
paisiblement.

Kaitlin Lewis

Les choses détestables, désolantes, et délicieuses pour un petit garçon blanc américain

Choses détestables:

De me raser sur un bouton dissimulé sous les poils du visage.

De boire les marcs noirs sablonneux au fond de ma tasse.

Le cauchemar de me suicider.

De ne pas fermer l'œil de la nuit avant un voyage magnifique, et d'être très fatigué le jour suivant le vol.

Quand nous étions jeunes, et mon frère prenait mes jouets et il disait qu'ils étaient à lui, sans raisons!

Choses désolantes:

L'école élémentaire abandonnée qu'a dépeinte P.D. James dans son roman Les enfants des hommes.

De fortifier notre pays contre la pénétration mexicaine avec un grand mur laid.

Le Kalahari.

D'avoir besoin d'ouvrir l'œil, et le bon quand ma grand-mère est morte.

D'écouter mes parents, leurs disputes et leurs bagarres.

Choses délicieuses:

Le comédien Steve Martin qui joue des chansons sur son banjo, et particulièrement « Loch Lamond » et « Sally Anne ».

Les racines blondes naturelles des cheveux de ma petite amie exposés sous sa teinture noire.

Quand mon professeur m'a dit que j'avais un poil dans la main, parce que cette expression veut dire quelque chose de différent en anglais. Que c'est amusant!

De faire les yeux doux à une femme, la première fois.

Quand je n'ai pas besoin de faire quoi que ce soit, et le jour est le mien.

Joel Lydic

D'après Sei Shonagon (966-1017)

Me promenant à trois heures du matin

Il est trois heures du matin
Je n'inhale que café et cigarettes
Je déambule dans la ville
Mes yeux se concentrent dans la fatigue nerveuse
Mes nerfs font tic-tac comme une horloge creuse
Mon corps se sent aussi éthéré que mes pensées
Le son de mes pas est la seule chose
qui me noue au sol
Je regarde l'ombre d'un arbre
Il se balance d'avant en arrière
Ouvrage de clair-obscur et de lumière
Je fume une cigarette
Et regarde le charbon ardent expirer
Et puis devenir cendre

Josh Shin

Madame La Méchante

Comment décrire ce professeur, La Méchante?
On peut dire qu'au matin
elle est comme une vieille ourse grincheuse,
qui vient de se réveiller d'une longue hibernation.
Se vante de tous ses accomplissements,
Comme une lionne qui pense être la reine de la jungle.
S'amuse de l'ignorance de ses étudiants,
et les traite comme des marmots ou de petits enfants.
Des enfants que, sans tenir compte de leur grande expérience,
elle considère comme des ratés!
Quand professeur La Méchante parle,
le son de sa voix ressemble au cri d'un chat qui souffre.
Des clous griffant le tableau noir semblent plus mélodieux aux
oreilles!

Guadalupe Silva

Un voyage européen

Elle a vécu, la femme dynamique,
Alerte et agile comme une colombe,
Aux doigts, une tulipe qui danse,
Au visage, un sourire original.

Il révèle peut-être la tranquillité de l'univers,
Dont les battements animaient le vide
Qui se rapproche dans mon sommeil enfoncé,
Et d'un coup d'œil l'égayerait!

Mais non, mes jeunes années sont terminées,
Au revoir, tendre lumière, qui a lui pour moi
Fragrance, petite femme, sérénité,
La chance, parait-elle, s'est envolée.

Alyson Terwilliger

*D'après « Une allée du Luxembourg » de Gérard de Nerval
Odelettes, 1832*

Éloge

Quand mon frère rit,
Le temps devient infini,
Le monde s'arrête,
La terre écoute,
Ce rire imprévu,
Mais tellement attendu.
Les têtes tournent,
Les regards cherchent,
Un beau, grand, garçon,
Au rire époustouflant,
Mais toujours bien galant.
Quand le rire n'est plus là,
Le soleil tombe,
Le vent arrive,
Alors, de notre bonheur on nous prive,
Nous sommes à la dérive.

Serena Lignel

Cadavre exquis

L'asticot contamine
Curieusement, le lion
La dissonance se promène sans direction
L'oasis dans mon rêve
Joue au basket dans la forêt
Le petit garçon
Se couche sans dîner
Le drapeau du pays
Danse pendant toute la soirée
Les dents du chien
Regardent la cloche avec un air de triomphe
Le dragon jaune
Frissonne dans la nuit
Le piano de ma mère
Dessine une image
Et le chat noir a dit,
« C'est la fin. »

Janet Swatscheno

Napoléon à la montagne de St. Bernard

Une chiquenaude dédaigneuse
de son poignet, indique
paresseusement la ruine
que son ardeur à entraînée.

L'or luisant parmi les
rivières rouge de sang,
son cheval se cabre délicatement
par peur de salir ses sabots.

Calme dans sa contenance,
sa peau de soie
cache la pâleur coupable,
qui miroite comme la douleur

Dans ses yeux.

Sierra Quinn Sahulka

Le papier trouvera l'encre
 Respire l'atmosphère
Notre Voie
 N'est autre que la vaste terre entière
Les réfugiés gravaient leurs noms dans le mur de la cave
où ils se cachaient
Ami naïf
La pluie
Tombe.

Alan Brenner

La coquine

Elle regarde les actrices, les admirant et puis
Elle se lève très tôt pour faire son maquillage.
Elle porte des robes chères à l'école,
Elle peint ses ongles et se met toujours un collier de coquillages.

À l'école, elle ne cesse de parler,
Elle est totalement babillarde¹.
Elle énerve tous les autres,
Tant et plus qu'ils veulent l'enfermer dans un placard.

Elle s'en moque, elle peut tous les battre,
Et elle continue de s'opiniâtrer² de toute façon,
Mais si quelqu'un la défie, elle invente des excuses,
Et comme ça, tous les élèves savent qu'elle est caponne³.

Elle regarde voler les coquecigrues⁴,
Elle pense que le monde est à ses pieds,
Quand en réalité elle n'a que sa beauté
Tous ceux qui l'entourent le savent et lui donne le nom de
péronnelle⁵.

Inconsciente, elle continue de faire des calembredaines⁶ et
goguenardises⁷,
Surtout avec les jeunes garçons.
Elle ne manque pas une opportunité de s'ébaudir⁸,
Elle ne note pas les mauvaises réactions.

Et comme ça, cette fille ne sait rien faire
Elle travaille comme un faquin⁹.
Sans s'en rendre compte
Elle ne devient rien d'autre
Qu'un pauvre clampin¹⁰.

Notes

- 1) Un bavard, une personne qui n'arrête pas de parler
- 2) Être obstiné, avoir un caractère opiniâtre
- 3) Un poltron, une personne qui a peur de tout
- 4) Un oiseau absurde (coq, cigogne/grue) – chimère, projet absurde
- 5) Une jeune fille sottre et bavarde
- 6) Propos farceurs, déraisonnables
- 7) Une raillerie facétieuse/une plaisanterie moqueuse
- 8) S'amuser, se divertir
- 9) Valets impertinents
- 10) Un trainard, une personne paresseuse

Anna Cornille

D'après 100 mots à sauver de Bernard Pivot

Le monde qui tourne

Sauvez-moi.
Sauvez-moi.
Mais je ne sais pas de quoi.

Sauvez-le.
Sauvez-le.
Je vous parle. Vous êtes qui?

Alors, je ne sais plus.
Tous, peut-être, ont à voir avec moi.

Dans ce monde déroutant,
Je n'ai aucune idée de ce qu'ils font.

C'est le monde qui tourne,
Pas moi.
Et je pensais que c'était seulement moi qui devais endurer.

Ne me sauvez pas.
Ne me sauvez pas.

Alyson Terwilliger

Le chat incomplet

Il n'a guère de dents.
Il a un ventre qui ballote de gauche à droite
quand il se promène par la maison.
Les amis le montrent du doigt
et se moquent de lui.
L'un l'appelle sourd,
aveugle, et muet.
Un autre demande toujours
s'il est vivant.
Nanook est son nom
et bien que je l'appelle le chat incomplet,
sans lui notre maison ne serait pas complète.

Erika Salazar

La girafe

C'était une girafe des plaines du Kenya
Que l'on emporta toute intimidée
A la ville elle vint, perdue dans le brouhaha
Des gens et des touristes désœuvrés...
C'était une girafe des plaines du Kenya,
On la mit toute seule dans une cage bâchée
Et lorsqu'elle fut entourée d'enfants tout excités
Tremblante de peur et de tristesse, et toute tracassée
Elle pleura tout bas, son fils là-bas délaissé.
On la mit toute seule dans une cage bâchée
Mais plus de chagrin! Son long cou s'étire
Entre les barres de la cage étriquée
Epoustouflée par ceux qui l'admirent,
Elle s'embellit et se distingue
Tout son chagrin fond... son long cou s'étire
Comme une belle liane souple et délurée.

Jean-Stéphane Naas
D'après « L'arbre de Noël » de Marie-Louise Vert, 1951

Le paquet de Kleenex

Vous êtes si souples, si duveteux. Où serais-je sans vous?
Perdue dans un épouvantable cyclone de maladie,
Ce sont mes oreillers rêveurs, divers et variés.
Ils apportent toute la douceur et toute la tendresse du monde,
La norme n'offre que les comforts de familiarité
Quand je ne peux pas respirer.
Vous, vous ne voulez que nous aider
Et c'est grâce à vous que je suis ici.

Natalia Ambrozek

Engourdie
J'ai grandi
Comme une rose
Dans la malnutrition du sol
Ils m'ont arrosé avec des tas de contradictions
Mais, j'ai grandi
Et j'ai entendu mes pétales
Maintenant,
Je brille plus lumineuse que personne
Dans le sol mal fertilisé

Marissa Ayala

Seul

Allongé, pensif
Hier soir
Comment trouver à l'âme une maison
Où l'eau n'a pas soif
Où le pain n'est pas de la pierre
J'ai découvert une chose
Et je ne crois pas avoir tort,
Que personne
Mais personne
Ne peut survivre ici tout seul

Seul, tout seul
Personne, mais personne
Ne peut survivre ici tout seul

Il y a des millionnaires
Avec de l'argent à ne savoir qu'en faire
Leurs femmes trottent comme des dames-blanches
Leurs enfants chantent le blues
Ils ont des docteurs chers
Pour guérir leurs cœurs de pierre
Mais personne
Non personne
Ne peut survivre ici tout seul

Seul, toute seul
Personne, mais personne
Ne peut survivre ici tout seul.

Or si vous écoutez de près
Je vous dirai ce que je sais
Les nuages noirs s'accumulent
Le vent va bientôt souffler
Les hommes vont souffrir
Et je peux entendre le gémissement
Car personne
Mais personne
Ne peut survivre ici tout seul

Seul, toute seul
Personne, mais personne
Ne peut survivre tout seul

Maya Angelou, 1975
Traduction de Rachel Farnham

Si seulement je pouvais avoir un animal domestique!

J'aimerais un petit chien
Dit la petite fille
Non—répond maman, strictement
Un chien fait trop de bruit

J'aimerais un chat noir
Qui chasserait les vilaines souris
Pas question, dit maman
Les chats sont mieux sans-abri

J'aimerais un singe marron
Qui vient d'Afrique
Absolument pas, déclare maman
J'aimerais mieux avoir une bique

J'aimerais un oiseau en cage
Qui chanterait toute la nuit
Aucune chance, s'exclame maman
L'oiseau mangerait nos fruits

J'aimerais un poisson rouge
Un poisson est facile et sans conflits
En aucun cas, rétorque maman
Il faut que tu me donnes un devis

Pourquoi as-tu dit non non
A chaque chose que j'ai dite?
Oh là là bien, je t'explique
Ton père depuis toujours est allergique!

Kristy Lowell

La petite fille

Quand j'avais seulement six ans,
J'avais des cheveux bouclés et blonds,
J'avais de grands yeux bruns, et
J'avais une robe que je portais tout le temps.

J'avais un ami, je ne savais pas son nom,
Il ne faisait rien et ne faisait pas un son,
Il portait un costume comme mon père,
Il avait les yeux comme ceux de ma sœur.

Mon ami habitait sous mon lit,
Avec mes chaussures et mon pot-pourri
Je n'ai jamais parlé à ma mère de lui,
De peur qu'elle l'oblige à partir.

Quand j'avais sept ans et demi,
J'ai commencé à jouer avec d'autres filles.
J'ai abandonné mon meilleur ami,
Mais je l'ai laissé sous mon lit.

Sarah Morgan

Comme un bon roman à suspense
Une orange vous prendra au dépourvu
Sans tenir compte
de combien de temps vous prenez pour la manger
Vous oublierez comment elle finit

C'est une taquine sanguine
Obstinez-vous pour accéder à sa saveur
Bien que la peau se cale sous vos ongles
Le goût se transforme-retour de doux à l'aigre

Faites attention, pourtant
Le jus d'orange peut être passionné
Vif, il pique l'œil ou la blessure ouverte
Vite, délectez-vous de ce jus acidulé

Brianna Yelle

Ça n'existe pas!

Un chameau de dix-huit bosses,
assis dans un joli carrosse,
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Un éléphant qui met des gants d'enfants,
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

Un lézard qui joue de la guitare,
Ça n'existe pas, ça n'existe pas.
Et pourquoi pas!

Annie McGill

D'après Robert Desnos

Trente chantefables pour les enfants sages, 1944

Les corps célestes
Dorés, divins
Flottant, volant, glissant
Toujours présents, toujours volant
Les orbes planétaires

Ben Gastevich

La fin

Je vois mille arbres,
cent arbres,
dix arbres,
plus d'arbres.

Ils préviennent que c'est la fin,
Mais les gens n'y croient rien.
Ils font des discours sur le danger,
Mais les gens sont trop occupés à manger.

Je vois mille fleurs,
cent fleurs,
dix fleurs,
plus de fleurs.

Ils préviennent que c'est la fin,
Mais les gens n'y croient point.
Ils font des discours sur le danger,
Mais les gens sont trop occupés à jouer.

Je vois mille hommes,
cent hommes,
dix hommes,
plus d'hommes.

Ils avaient prévenu du danger,
Mais on était trop occupé.
Maintenant, il est trop tard.
Plus d'arbres, de fleurs, d'hommes.

C'est la fin.
La fin de la vie.

Pauline Day

L'ail

Mordant comme le vinaigre de malt en été,
Je me serais mis d'accord sur un oignon
Ou la puanteur du lait...avarié
Fort, épouvantable, distinct,
Intense avec son goût épicé.
Saveur piquante de cette gousse
Ça doit être de l'ail.

Tiffany Moy

L'élève de CP

9h

Je mesure à la règle
Mon compas tournant
La géométrie, c'est assez marrant.

10h

Je lis une histoire
D'aventures dans mon roman.
La lecture, c'est passionnant.

11h

Je pense, un calcul,
Une page de soixante numéros.
Les mathématiques, c'est pas trop rigolo.

12h

Je mange, la récré,
La partie de la journée que j'attends.
La pause de midi, c'est super amusant.

13h

Je contemple ces animaux
Les plantes et le système solaire.
Les sciences, ça commence à me plaire.

14h

Je peins, je dessine
Ces belles, belles couleurs
L'art me met de bonne humeur.

15h

Je cours, les ballons volent,
Je ne sais pas où mes pieds m'emmènent.
Le sport, ça j'aime.

Oh non, ne dis pas oui,
L'école est déjà finie?

Lea Kichler

Le métro

J'ai vu un petit garçon dans le métro hier
Il avait de grands yeux marron,
Et les cheveux désordonnés
Et il avait une déchirure à ses pantalons.
Il m'a regardé longtemps
Il était le seul à me regarder
Tous les autres regardaient leurs chaussures
Comme d'habitude.

Il a commencé à taper des pieds
« Arrête » Maman a dit
Il a commencé à siffler
« Tais-toi » Maman a dit
Il a commencé à se balancer autour du poteau.
« Arrête-toi et sois sage! » Maman a dit.

Il s'est arrêté.
Et il a regardé par la fenêtre
Il a vu les oiseaux noirs
qui filaient dans le ciel,
qui s'envolaient sans rythme,
sans règles.
« Regarde » il a dit avec enthousiasme
« Regarde les oiseaux »

Personne n'a regardé.
Tout le monde a regardé
ses chaussures
ou les chaussures des autres
et parfois leurs montres
Mais jamais les visages
ou les yeux des voyageurs
et jamais, ô grand jamais, les oiseaux

le petit m'a regardé
et puis il a froncé les sourcils
et a baissé la tête
et a regardé ses chaussures

Theresa Auer

Écrire

Je me souviens d'un temps
Où j'écrivais sans penser.
Ma main ne pouvait pas écrire assez vite
Les caractères on les remue si rapidement
Pour les écrire sur la page.
Alors, l'ordinateur!
Je pouvais les animer plus rapidement.
Je rêvais d'histoires pendant ma classe de mathématiques,
Et je courrais dès la fin de mes devoirs
Pour me perdre dans ma chambre
En écrivant les scènes qui virevoltaient dans ma tête.

Le papier blanc était si accueillant,
Et beaucoup d'histoires tourbillonnaient dans ma tête.
Je lisais mes mots et j'étais satisfaite.

Mais, un jour, je ne sais pas quand exactement,
J'ai trouvé que les mots s'arrêtaient, gourds,
à la frontière de mon front.
Les lignes sur la page sont apparues juvéniles et
mélodramatiques
Et j'ai rougi d'être la seule personne dans la salle.

Des histoires résonnent tout de même,
Le jeune (ou la jeunesse)
Qui se découvre et
Tombe amoureux d'une fille (ou d'un garçon).

Qu'est-ce que je sais de ça?

Rien.

Alors, les histoires dansent dans ma tête en ce moment,
Mais j'ai peur, je deviens frustrée
Car, comment écrire
Quand je sens que je n'ai pas le droit
d'écrire sur le monde?

Je ne connais pas la pluviosité d'un baiser
Ou la respiration tiède entre l'œil et le cou.

Je n'ai pas vu d'états étrangers.
Je ne suis pas de la pauvreté,
Les histoires de ma vie ne sont pas tristes ou profondes
Comme beaucoup de vies d'écrivains.

Je ne me plains pas d'avoir une belle vie.

J'adore ma vie . . .

Mais je sens que je dois voir plus du monde –
Des personnes, de l'amour, de la vie –
Avant que mes histoires puissent cesser d'être toutes les
mêmes.

Et les mots, les mots . . . ma main gèle sur les mots!

Mais je les adore, je les adore . . .
Les histoires, les personnages, les vers, les livres, les
scènes qui jouent dans ma tête . . .

Je les aime toujours.

Je pense que je dois arrêter de penser

Et simplement

ÉCRIRE.

Elizabeth Dabulskis

En Belgique

Mes yeux s'ouvrent et voient le ciel
Du plus brillant gris
À la fenêtre
Et je souris
Mais ce n'est pas le ciel de ma patrie.

Je descends et je suis inondée de bonnes odeurs:
Le café, le fromage, le pain frais,
Les confitures, le Nutella, le lait
Et je commence à prendre le petit déjeuner
Mais ce n'est pas celui de ma patrie.

La mère me dit, « Bon Matin » de ses lèvres délicates
Et je la vois servir le café au père
Qui lit le journal avec des yeux très graves
Et Laurie et moi jasons comme deux sœurs
Mais ce n'est pas la famille de ma patrie.

Je finis mon repas et monte l'escalier.
En m'habillant dans la chambre j'écoute les sons
qui viennent d'en bas
Qui flottent jusqu'à moi, délicatement, mélodiquement
de leurs bouches
Et mon esprit danse à cette musique
Mais ce ne sont pas les sons de ma patrie.

Dans la chambre je vois une photo simple de mon chien,
Et je sens au cœur un petit tiraillement.
Comment est-ce possible d'être si contente
Dans deux pays différents?

Peut-être mon cœur est-il d'un monde étranger
Et n'ai-je vraiment pas de patrie.

Emily Hughes

J'ai un cahier
Qui n'a pas de lignes
Un stylo,
Qui n'a pas d'encre
Mais un esprit,
Qui a toute la connaissance.

Marissa Ayala

À notre table de cuisine

J'apprécie nos discussions,
Quand nous nous asseyons à la table de cuisine,
Petite et sale.
Quand nous ne pouvons pas fermer l'œil de la nuit.
Nous nous asseyons face à face sur nos tabourets,
Nos jambes pendillant,
Tu es de ton côté.
Je suis du mien.
C'est toujours comme ça.

Erin Kennedy

Le canard fidèle

Le canard cherchait frénétiquement sa femme
Ça faisait longtemps qu'elle était perdue
Il la chercha dans l'étang trois fois
Je l'ai vu pleurant là, moi
Il demanda à l'homme avec le pain
Qui toujours les nourrissait de sa grande main
« Avez-vous vu ma femme, monsieur?
Elle n'est pas loin, j'en suis sûr »
Mais l'homme avec le pain secoua la tête
Et le canard retourna, triste, à son nid pour être seul
Et qui était là, mais sa bien-aimée
Comme il était de joie transporté!
« Coin-coin, coin coin! » s'exclamait-il
Pendant qu'elle se dandinait
Ils s'embrassèrent doucement
Ensemble dans le nid finalement
Si mon amour me perd [hélas!]
J'espère que je lui manquerai comme ça.

CatherineRose Mountain

Les couleurs de mon frère

Mon frère est jeune.
Jeune comme la saison
Mais plutôt comme un nouveau livre:
Jeune et difficile à comprendre.
Il joue avec ses amis,
Mais ses amis sont grands et trop impolis pour mon frère,
Mon petit frère.
Il va à l'école, mais il n'aime ni les mots ni les lettres.
Mon frère adore les couleurs, les bleus et les verts,
Les couleurs des levers du soleil et les couleurs du soir,
Obscurité de charbon avec des étoiles blanches.
Quand mon frère va à l'école, personne ne comprend
L'expression des yeux s'atténue avec les rêves d'un petit garçon
Et les couleurs de ces rêves.
De temps en temps, mon petit frère devient triste.
Même les couleurs des tomates au supermarché ou
La façon dont les couverts brillent n'y font rien.
Il se couche, mon petit frère,
Parce que sous les couvertures, c'est l'obscurité
Loin de la lumière du monde, la lumière des garçons
Qui ne voient pas les couleurs comme lui.
Qui ne regardent pas les levers du soleil et comprennent.
Mon frère est dur à comprendre aussi, mais
J'essaie. De temps en temps,
J'essaie.

Emily Heap

La balançoire

Il y a une image qui me reste toujours dans la tête
Tous les verts et jaunes, bruns et bleus
Brouillés par les élans de la balançoire
Et mélangés avec mes boucles
Qui sautent au vent
Jusqu'au
Dessus
Et à ce point-là
Le monde ne bouge pas
Non, pas du tout, et à ce moment-là
Je suis en apesanteur, comme un oiseau—
Puis je tombe, et le monde tourbillonne encore.

Emily Hughes

Chansons innocentes: I

Juste-
au printemps quand le monde est de la boue-
savoureux le petit
homme maladroit au ballon

siffle au loin et tout petit

et Eddie et Bill viennent
en courant loin des billes
et des pirateries et c'est
le printemps

quand le monde est merveilleux de flaques

le vieil
homme
bizarre au ballon siffle
au loin et tout petit
et Betty et Isbel viennent en dansant

de la marelle et de la corde à sauter et

c'est
le printemps
et
l'homme au ballon
aux pieds de chèvre
siffle au loin
et
tout petit

*e. e. cummings, Complete Poems: 1904-1962
Traduction de Brittany Gignac*

Février

Il neigeait
comme une grande couverture blanche.
Les pigeons attendaient sur les toits
Mais personne n'est venu pour les nourrir.
Ils savaient déjà.

Les oiseaux sont néanmoins restés là, affamés
Certains d'entre eux espéraient se tromper
Le vent puissant n'a pas cessé de souffler.
Leurs plumes rouges et or sont devenues toutes blanches
Mais ils n'ont pas bougé.

Les oiseaux dont les hymnes étaient vifs,
Ont commencé à chanter une mélodie différente.
Ils savaient déjà.
Deux oiseaux se sont envolés,
Un père et sa fille.

Ils en avaient assez d'être sur ce perchoir.
Ceux qui les ont remplacés
Étaient plus foncés que le ciel noir.
L'hiver a montré sa vraie couleur cette nuit-là
Sous la forme d'un merle au sombre plumage.

Toutefois, une présence est finalement venue
Apportant quelques sacs de riz.
Et les oiseaux ont pleuré,
Car le père et sa fille n'assisteraient pas au banquet,
Bien que cette famille de deux soit aussi affamée
que ceux qui restaient.

Mais les oiseaux sont restés là toute la nuit,
et ils ont mangé toute la soirée.
Ils savaient déjà qu'ils s'étaient trompés
Et que désormais les deux festoieraient ensemble
Quelque part ailleurs.

Jonathan Lamb

Pour mieux dormir

D'abord trouver un mouton doux
Apporter le mouton chez soi
Donner à manger au mouton
Garder le mouton toujours
Epier les loups qui aiment m
Manger du mouton
Conter fleurette à son mouton
Être gentil et plutôt sympa

Ensuite, marcher dans la forêt
Escalader la plus grande montagne sur terre
Trouver un grand arbre très fort
Couper l'arbre avec une hache
Porter l'arbre sur son dos chez soi
Faire un lit avec l'arbre
Être certain d'être vigoureux
D'avoir un bon lit maintenant

Pour finir, trouver un sac de soie
Raser le mouton
Rassembler la laine
Remplir le sac
Faire son lit
Boire un verre de lait
Se reposer dans le lit
et
Rêver toute la soirée

Andrew Boyko

La paille

La paille
Deux sens,
Le même mot.
Très similaire
Comme composition
Et comme forme.
L'intérieur est creux,
L'extérieur est tubulaire,
Arrondi, et droit
En même temps.

La plante
Est toujours dorée.
C'est un organisme
Naturel.
Elle pousse
Dans un champ,
Un champ très beau,
Une mer d'or
La paille est coupée
Et rassemblée
Comme une géante guimauve dorée,
Une guimauve pour les dieux.

L'ustensile est
Plus souvent en plastique.
On l'utilise pour boire,
Sans lever le verre.
Pour les enfants,
La paille peut être
Foulée et tordue
Aux formes magnifiques.
C'est très utile
Pour ne pas déborder
Sur ta chemise
Blanche.

Jenna Podraza

A quoi bon?

A quoi bon essayer?
Si c'est pour tout recommencer
A quoi bon en pleurer?
Si c'est pour un jour se consoler.

A quoi bon en souffrir?
Si c'est pour en mourir
A quoi bon réussir?
Si c'est pour voir sa gloire périr

A quoi bon y croire?
Si c'est pour le voir
A quoi bon y placer ses espoirs?
Si c'est pour le percevoir

Oui, à quoi bon?
Si c'est pour y placer nos cœurs
Protégeons notre environnement

Alban de Boissière

Chaussette

La chaussette, sur le pied où je la vois, entre la chaussure et le pantalon, enveloppe le pied, instrument de mouvement par lequel le maître de la chaussette traverse la salle. Pour cette chaussette qui sur la cheville se cache derrière le denim grossier du jean, franchir le plancher, c'est un grand voyage.

La chaussette, vaisseau de cinq orteils, une demi-pointe et un talon, n'est que la cale d'un bateau plus grand et plus connu: la chaussure. Mais, les fils de ce noble vêtement sont tressés d'une manière si complexe, si précisément calculée que dans cette toile unie ils sont croisés comme des ruisselets qui coulent dans un ordre inverse, de l'orteil le plus petit jusqu'aux chevilles, deux grands rochers à l'entrée du fleuve. Le pli de la chaussette où la laine recule au-dessus d'elle-même est le delta, le point de rencontre des petits ruisseaux avec la jambe. Les fils de la chaussette ne peuvent espérer comprendre jamais cette union.

La chaussette est trop bien attachée dans la fissure que forment le pied et la chaussure, boîte qui n'a rien d'élégant, contrairement à la chaussette. Des hauts et des bas, le va-et-vient; voici quelque chose qui ne connaît pas la distance.

Mal appréciée, mal remerciée est cette belle œuvre de laine, celle qui embrasse les contours du pied laid: la chaussette.

Elizabeth Brown

D'après Francis Ponge

Les amis d'un voyageur

Mon manteau a subi toutes les températures
la pluie, la neige et le soleil.
Il a attrapé mes déchirures
tombées de mon œil.
Il est mien et
Il fait son travail.
Il me protège où j'irai
et il me protégera partout.

Mes chaussures ont arpenté beaucoup de rues.
Elles sont sales, usées et lasses.
Elles peuvent juste vous sembler vieilles,
mais bien qu'elles soient fatiguées
Elles sont miennes et
Elles font leur travail.
Elles me conduisent où j'irai
et elles me conduiront partout.

Mon chapeau a parcouru le monde entier
Le partenaire de tous mes voyages.
On peut m'appeler vagabond
Mais il connaît ma vie et ses avantages.
Il est mien et
Il fait son travail.
Il me couvre où j'irai
et il me couvrira partout.

Ariana Puckett

Les doubles aventures de Monsieur Double

Monsieur Double porte bien son nom
Parce qu'il a tout en double.
Il a un double cerveau, alors il réfléchit mieux que nous.
Il a aussi un double cœur, alors quand il meurt,
Il revit une deuxième fois.
Un jour, Monsieur Double sort
Pour faire ses courses hebdomadaires.
Mais en allant au supermarché,
Il passe devant le cinéma et décide d'aller voir un film.
Il achète un ticket, mais comme il voit double,
Il croit qu'il y en a deux.
Le lendemain, il revient, mais l'ouvreuse lui interdit l'entrée.
Alors Monsieur Double lui explique qu'il voit double.
L'ouvreuse lui dit "Saluez vos deux frères!", car lui, voyait triple!

Marie-Lou Vallet

Oui, je le veux

La mariée s'avance, à chaque pas plus perplexe
L'orgue domine, la nef s'imposant
Si douce, si certaine
Si allongée, si svelte, la conduisant droit à lui
Ruisselante de fleurs fraîches
De marguerites la jeune fille est baignée
Simplement amoureuse ou paresseuse
Le poids des regards depuis les prie-Dieu pèse sur elle
Voie sans issue dans ses beaux souliers de satin

Kristin Cash

Traduction de Jacqueline Hara

Tes tautogrammes triomphaux

Aujourd'hui Alex acquiescera: ah! ah! agoniser après avoir actualisé autres affaires affligeantes!

« Mon Mexique me manque monstrueusement, mademoiselle» .

Claude consulte: comment confronter ces confusions conquérantes?

Nouvelles nouveautés:

Nymphe néophyte nomme narcissisme nostalgique nuisance nécessaire

Ecervelée et éméchée, Elsa embête entièrement évadés exécrables.

« Puissent papillons parfumer Paris pour printemps papa!»

Sébastien subventionnera son safari seulement si signifie silence sonore.

« Trouve ton travail talentueux, trapéziste!»

Bien, belle Béatrice baise Brutus, bagagiste bestial.

Victor vient vite. Vraiment, voyez-vous!

Nicté Aguilar-Arriagada

(Un tautogramme, du grec ancien ταυτό, « le même », et γράμμα, « lettre », est un texte, ou une partie de texte, dont tous les mots commencent par la même lettre)

Une petite gorgée

Une petite gorgée de thé est un événement
Elle gouverne par les règles
De l'attente et du goût

Chaque épice est savoureuse
Sphérique, parcourant le spectre de l'essence
Elle manipule la lèvre, la langue et le gosier

Quand vous commencez à vous y habituer
La découvrant intimement
Elle change comme l'amante capricieuse

Elle oblige les papilles à régler leurs prévisions
Elles sont continuellement à l'affût
Vous prendrez bien une autre petite gorgée?

Brianna Yelle

La poésie du pamplemousse

Écoutez-moi bien, tandis que je dis les mots les plus jolis:
Le contrebandier et l'étranger
La poubelle et le parapluie
La gelinotte et la tristesse
Le mouchoir et la papeterie

Parce que tu ne parles pas le français,
Tu ne me comprendras jamais!
Je parlerai du pamplemousse
Et tu croiras que je parle d'amour.

C'est facile de duper quelqu'un
qui ne parle pas français.

Heather Styka

L'encre

Sortie de mon stylo l'encre coule sur la feuille vide. Elle naît, un petit point noir sur la blancheur; un point qui s'agrandit, qui devient un cercle et qui se diffuse à travers les fils du papier fibreux. Le liquide avance, suivant le bout de ma plume. Ce point d'encre voyage le long d'un cours étroit, laissant une trace qui forme une ligne. Quand mon poignet tourne, l'encre change de trajectoire; elle forme des courbes, des mots, et des images. Ce qui dansait, vif, sur le papier est maintenant immobile, tranquille — un souvenir de l'ancien mouvement de la plume.

Dans le tube de mon stylo, prison, l'encre n'est pas libre. Elle ne peut pas dessiner les images qu'elle voudrait, ni écrire les mots et les phrases de sa propre volonté. Et dans l'encrier elle est inerte. Mais si elle trouve un trou ou une fente, elle fuira et deviendra vivante. L'encre libérée de son pot s'écoule, liquide épais et foncé, qui se disperse mollement à travers la table. La lumière se reflète sur la surface huileuse qui glisse lentement. Je vois les images réfractées sur la masse fluide, teintées de bleu et de noir. L'expansion cesse. L'encre sèche, laissant l'empreinte poisseuse d'elle-même.

Riley Ertel
D'après Francis Ponge

Tour de magie

Je
ne
l'ai
pas
com-
pris à cette
époque là,
mais tu étais
destinée à devenir
pour moi un symbole
de mon avenir et de tout
ce qui est possible.
J'avais dix-sept
ans la première
fois que nous
nous sommes
rencontrées, et tu
étais jeune aussi
à seulement cent
neuf ans. Comme
tout le monde, j'étais
humiliée de ta majesté.
Peu importe la saison, mes
dents ont bien claqué à cause
du vent. Malgré le gris velouté du
ciel, j'ai su que je devais partir à la découverte de ton
corps d'échalas élégant. En faisant le périple
à ta hauteur dans l'escalier, le vent rugissant a fouetté
mes cheveux autour de ma tête, et j'ai
imaginé sa puissance au sommet. 'Est-ce
que tu essayes de me chuchoter tes petits
secrets, Madame? Je suis ouverte et je t'
entends.' Ça a pris trente minutes pour arriver à ton culminant. Je me suis
appuyée contre ton grillage et j'ai fixé ta métropole glorieuse. Les toits colorés
ont fait un contraste esthétique avec le ciel cendré. J'ai tourné mon regard au sol
et, en souriant, ai observé de petites taches qui s'étaient assises sur des bancs et qui
me semblaient nourrir des oiseaux. D'autres gens se bousculaient au travail et il
y avait des touristes perdus qui déam- bulaient ou se cachaient derrière
leurs plans. J'ai glissé mes doigts dans les frais trous de métal, j'ai
fermé les yeux, et j'ai aspiré l'air dont la pression était
plus basse. J'ai attendu ta voix, et lorsqu'elle m'est
arrivée je ne pouvais plus apercevoir la lamentation
du vent. Nous étions i é seules enfin. Tu m'as fait
comprendre que je u a pouvais trouver le chemin
pour y rester toujours T s m si je m'en efforçais.

que ma place était avec toi, et que nous serions réunies un jour.

Je suis descendue en te faisant la promesse de revenir à ton côté aussi tôt que possible. Tu continues à être ma source d'espoir. Ce n'est qu'une question de temps: à terme nous serons réunies définitivement.

Loralys McDaniel